

## Treizaine Basque

Michèle Moisan

Numéro 163, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Moisan, M. (2021). Treizaine Basque. *Les écrits*, (163), 50–53.



TREIZAINÉ BASQUE

Écoute on entend un battement sur la côte le vent grand frais  
l'entrechoc des barques azur au pied des murailles

la mer dans la manche les pêcheurs débardent leur nuit sur le quai les  
ruelles étroites de Lekeitio mènent à la promenade jonchée de varech  
nous y marchons comme sur une plage la musique nous surprend le  
cœur enivré

Par dizaines on s'attable lait de brebis et cidre sont servis parmi les  
cassoulets une omelette géante des bols odorants de champignons  
sauvages

Euskadi ton pays généreux goûte le jeune vin le mien est si pauvre en  
ses confins glacés

nous avons choisi le nôtre un logis deux langues et quatre mains pour se  
rejoindre

Ton adolescence au piano ta mère compte les heures ton frère déserte  
l'appartement exigu infiltré de poussière d'usine entre deux cigarettes  
ton père promet tu iras étudier dans la capitale

pendant ce temps à des milliers de kilomètres je joue dans l'eau froide et  
sauvage marche des jours de forêt

Au sommet des collines les saisons se resserrent les moutons paissent  
une pierre au cou les vallées s'usent jusqu'à la boue quand je grimpe le  
vent respire à ma place me pousse vers un passage plus redoutable que  
les vagues du golfe

l'arête tranchante de la montagne inquiète même le ciel

Seul ou malade ici personne n'est délaissé tout va son rythme dans la  
ville où tu es né j'entends vivre presque comme chez moi les vieilles  
dames se consolent au bras de leur *chica* ma compassion pour la mère  
dont l'enfant s'égare dans un long chagrin

je prends mon café sur une terrasse remplie de clameurs

Au marché les viandes pendent aux poutres    chairs étouffées dans le  
plastique les muscles tordus    nous refusons l'odeur des corps grillés    ce  
qui saigne a un prix    des entrailles et un cœur sacrifiés

à peine reste-il assez de forces pour nous soustraire à la foule

La rue des couvents    l'air glacial sous les clochers ébranlés    les visages  
pétrifiés des religieuses    le fer et le bois se croisent aux portes lourdes  
comme tes années d'école    tu donnais à tes crayons les noms de dieux  
basques

ce qui marque ne meurt jamais

Une promenade en solo    le sentier lové entre les grands pins    le lieu clos  
de la forêt humide    le vert le plus chatoyant de l'Espagne    puis de  
village en village le passage vers la mer

je voyage aussi en nous    traverse nos territoire soudés    les chemins ont  
vent de mes élans sans frontière

Comment entendre mon cœur battre quand la fête patronale s'ouvre dans  
les bruits excités de la rue    d'une seule âme on danse basque on chante  
un drapeau autour des épaules    partout on boit aux fontaines des feux  
jaillissent    la ville en liesse déborde de processions de costumes et de  
manèges    les foules se fatiguent à midi

je n'ai plus de langue pour la ferveur des nuits

1938    commencer par la pierre un drame à se sortir de la peau    les  
murs de Santa Maria troués de balles    quelques avions peut-être la  
terreur indicible    puis le décompte des hommes tombés

Durango    une attaque franquiste neuf heures du matin    minuit et  
demie en enfer

la rivière n'est jamais retournée dans son lit

Notre quartier s'appelle Dimanche au jeu de pelote on cogne fort sur les  
murs fissurés la marque est à point pour que les cris se déchaînent car il  
reste peu de victoires aux héritiers du sang coulé sur la place

les gargouilles sont témoins les siècles ont tout balayé sauf un petit jeu  
d'eau et d'enfant

La fin automne ouvre les parapluies dans le désordre aucun brin d'herbe  
n'est à l'abri du déluge nous circulons sous des nuages inépuisables

à gué je franchis l'envie de brûler le pont du retour quitter le pays qui t'a  
porté longtemps te déchire

nous disons parfois *agur* parfois *adios* sans savoir

Trente horloges veillent la maison inhabitée chacune à son heure  
retrouve un temps peuplé d'ancêtres d'artisans et de guerriers mécaniques  
au salon les broderies étalées cryptent l'histoire parmi les trésors de  
famille quelques notes de piano un air inachevé

-

Native de Québec, Michèle Moisan est formée en sciences naturelles  
et environnementales. En parallèle, la poésie fait depuis longtemps partie de  
son univers. Elle a publié dans quelques revues dont *Exit*. Elle est la lauréate  
du prix Piché de poésie 2021.

---